Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 27 (1990)
Heft: 1009

Artikel: Enseignement : des vases communiquants
Autor: Delley, Jean-Daniel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1020483

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ENSEIGNEMENT

Des vases communiquants

(*jd*) Dans le cadre d'un sondage commandé par l'OFIAMT et la Conférence universitaire suisse, une majorité des quelque 5000 jeunes universitaires interrogés ayant obtenu leur diplôme en 1988, ont regretté que l'enseignement universitaire ne soit pas davantage axé sur la pratique.

On peut certes comprendre la frustration de celles et ceux qui, entrant dans la vie active, se rendent compte que leurs connaissances certifiées ne sont pas complètement et immédiatement adéquates aux exigences du marché du travail. Il est pourtant illusoire de croire qu'une formation, aussi bonne soit-elle, peut se dispenser d'un apprentissage sur le front; l'acquisition de connaissances, de techniques, ne remplacera jamais la confrontation directe avec le faire, et l'exercice le plus «véridique» ne rendra jamais compte des exigences de l'action grandeur nature.

Mais au-delà du fossé plus ou moins large, mais toujours présent, entre la formation et l'activité professionnelle, la remarque des jeunes diplômés révèle une conception très discutable bien que fort répandue de l'Université: le reproche d'un enseignement trop éloigné de la pratique fait référence, en négatif, aux qualités et aux prestations qu'on attend d'une école professionnelle supérieure. L'Université remplit mal ce rôle, mais elle devrait l'assumer.

Cette conception de l'université-école professionnelle, l'institution universitaire a elle-même contribué à l'accréditer, en diversifiant ses programmes et ses diplômes non seulement en fonction de l'évolution et du développement du savoir scientifique, mais aussi en s'adaptant tant bien que mal à la spécialisation croissante des activités professionnelles, et en se lançant maintenant à corps perdu dans la formation continue. Il ne fait pas de doute que toute une série de professions exigent une solide formation préalable que le seul apprentissage sur le tas ne saurait remplacer. De même cette formation initiale ne suffit plus à assumer une vie durant des fonctions professionnelles dont le contenu et les exigences évoluent rapidement; elle a besoin de mises à jour périodiques. La question qui se pose, c'est de savoir si telle est la mission de l'Université. Or cette dernière n'est guère encline à affronter cette interrogation; elle paraît préférer une discrète adaptation qui lui garantit momentanément le monopole de l'enseignement supérieur et légitime ses besoins financiers face aux autorités politiques.

La double mission des Hautes Ecoles, incessamment rappelée, la recherche et l'enseignement, ne tient plus la route face aux multiples fonctions que l'Alma mater prétend aujourd'hui assumer, notamment la formation professionnelle supérieure. Maintenir l'idéal de l'Université libérale défini par le philologue allemand Humboldt au XIXe siècle et répondre efficacement aux besoins changeants du monde professionnel n'est plus possible. Cette conjugaison se révèle même contre-productive: la recherche fondamentale et la transmission des connaissances ne correspondent pas aux besoins de la formation professionnelle, même supérieure, et les spécificités de cette dernière ne favorisent pas les activités de recherche. Déjà dans de larges secteurs la recherche de pointe ne nourrit plus l'enseignement et les charges que représente ce dernier absorbent le temps et l'énergie indispensables à la recherche.

Pourquoi dès lors ne pas admettre l'impasse et créer des structures adéquates aux différents objectifs que l'Université n'est plus à même de poursuivre? Des écoles professionnelles supérieures qui forment juristes, enseignants, psychologues et médecins. Des académies vouées à la recherche scientifique et au développement du savoir. Et des passerelles possibles entre les deux types d'institution, pour des chercheurs désireux et capables de vulgariser leur savoir et des enseignants qui ressentent le besoin d'approfondir leurs connaissances. ■

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Les auteurs inconnus

«Un jour que j'étais plus gai qu'à l'ordinaire, je voulus l'embrasser. Elle s'y opposa; et les efforts que je fis pour m'en rendre maître ayant dérangé son fichu, j'entrevis sous la gaze deux petits charmes naissants que Cupidon semblait avoir placés lui-même. A cette vue je sentis palpiter mon cœur.

Lucile parut fâchée, et allait s'échapper; je la retins et la fixai longuement. Elle baissait la vue. A la fin je rencontrai ses yeux; et ce coup d'œil, lancé et rencontré au hasard, alluma dans mon sein la flamme qui le dévore.

Longtemps nous nous en tînmes à de simples regards...»

— Eh bien! Vous vous êtes donc mis à la collection *Arlequin*, malicieusement prônée par Jean-Luc Seylaz?

— Vous n'y êtes pas du tout! L'auteur de ces lignes est l'un des noms les plus connus du XVIIIe siècle!

— L'un des noms les plus connus... Tout de même pas Voltaire... Tout de même pas Diderot!

— L'un de nos compatriotes, né dans le canton de Neuchâtel — ou plus exactement la Principauté de Neuchâtel...

— Seigneur! Vous ne voulez pas me dire que Madame de Charrière...

— Vous y êtes encore moins! Je vais vous aider en vous citant d'autres passages du même auteur — par exemple: *«Où est donc le si grand crime que d'avoir demandé cinq cents têtes criminelles pour en épargner cinq cent mille innocentes?»* Ou encore: *«J'avais dit, il y a trois mois, qu'il y avait six cents coupables, et que six cents bouts de corde en feraient l'affaire. Quelle erreur!... Nous ne nous en tirerons pas maintenant à moins de vingt mille.»* Ou encore: *«On me refuse le titre de philanthrope? Quelle injustice! Qui ne voit pas que je veux faire couper un petit nombre de têtes pour en sauver un grand nombre!»*

— Un Neuchâtelois? Vous vous moquez de moi!

— Jean-Paul Marat, né à Boudry (où il a sa place), auteur dans sa jeunesse d'un «roman de cœur»: *Les aventures du jeune compte Potowski.*

Il faut bien l'avouer: Saddam Hussein n'est pas très sympathique... Marat l'était-il beaucoup plus? *«Je me suis fait*